

IL AVAIT SOIF, il était fatigué, ses pieds lui faisaient mal dans leurs sandales. À gauche une lanière s'était rompue et la semelle, à chaque pas, traînait. On lui avait dit : pour trouver du travail il fallait aller à la porte des Buffles, au milieu du marché. Oui, mais le marché ici était presque une ville, pleine de cris et de gens, avec des dizaines de vendeurs pour chaque spécialité, les pots de terre, les pots de fer, les tapis, la vannerie... C'était au point qu'il avait vu, côte à côte, un étal d'œufs blancs et un étal d'œufs bruns ! Les deux marchands se tournaient le dos, comme s'ils ne faisaient pas le même métier, et leurs clients ne s'adressaient pas la parole. Une véritable ville, immense, un labyrinthe à ciel ouvert dont il ne voyait pas le bout et trouvait encore moins le centre, sans doute parce que, sans s'en rendre compte, il devait tourner en rond.

Chez lui à Jaïneh c'était simple, les marchands il les connaissait tous, d'ailleurs aucun n'était vraiment marchand : c'étaient ceux des villages hauts qui, à chaque lune, descendaient avec leur laine, leurs fromages, des figues et des raisins qui venaient mieux chez eux qu'au fond de la vallée. À Jaïneh il serait allé vers l'un ou l'autre, lui aurait demandé : « Cousin, dis-moi où on embauche ? », et le cousin – ils l'étaient tous, de près ou de loin – aurait fait lever son fils qui jouait par terre, pour qu'il lui serve de guide.

Ici, il ne savait pas comment s’y prendre. Les gens comprenaient mal son parler des montagnes, ils lui faisaient tout répéter, et lui comprenait encore moins leurs façons de dire, à eux. Ils appelaient beaucoup de choses par d’autres noms, ou peut-être donnaient des noms à des choses qu’il n’avait jamais vues, ça faisait comme des trous dans leur parole, des bouts entiers qui n’avaient pas de sens, qui n’étaient que du bruit. Et quand les gens d’ici voyaient que vous ne compreniez pas, au lieu de se donner un peu de mal, ou alors de s’esclaffer gaiement comme auraient fait ceux de Jaïahin le village de sa mère – « ceux de Jaïahin qui rient toujours », disait-on –, ils haussaient les épaules et vous tournaient le dos.

Ils n’étaient pas hospitaliers.

Chez lui, quelqu’un qui se serait conduit comme ça avec un étranger, on lui aurait fait des remontrances, ses oncles seraient venus lui lancer : « Tu nous déshonores ! », tout net, devant sa femme et ses enfants. Ici on trouvait ça normal, normal aussi de vous bousculer quand vous étiez dans le chemin, de vous marcher sur les pieds sans même un mot d’excuse.

« Et moi qui suis né dans une maison à deux étages, la plus belle de Jaïneh ! » pensa-t-il douloureusement. Il fit plus que le penser : il le dit à voix haute, tout en remontant la courroie de son sac qui pesait, et un instant il resta là à se frotter l’épaule, comme pour s’assurer qu’il existait encore, qu’il n’était pas devenu, dans la cohue de Sir, un courant d’air, une chose sans substance ni forme, une âme qui n’aurait pas encore retrouvé de corps.

Mais il se dérida : au bout d’une allée, entre deux murailles de cages à poules, il apercevait une zone moins dense, sans

échoppes, sans auvents – la place qu’il avait tant cherchée. On y marchait plus à l’aise, des saltimbanques se donnaient en spectacle, des amis se saluaient, la main sur le cœur, et engageaient de longues palabres. C’était un endroit où des nouvelles s’échangeaient, où des contacts se nouaient, là il allait certainement trouver quelque chose. À cette idée il eut un rire joyeux (n’était-il pas aussi de Jaïahin, par sa mère ?) et s’élança, l’œil ouvert, l’oreille tendue, prêt à saisir sa chance ; car la chance, il en était sûr, allait lui sourire à présent.

Un attroupement s’était formé un peu plus loin, il voulut voir de quoi il s’agissait. Avec de timides « Pardon », « Je te dépasse, ne te dérange pas, petite mère ! », il se fraya un chemin entre les badauds étrangement silencieux. En avançant, il comprit : tous se taisaient pour mieux entendre la voix d’un vieillard qui chantait, les yeux levés au ciel, les bras noueux écartés de son corps.

Tu nous fuïs, ô bonheur

Tu te dérobes à nous comme l’esprit danouher...

Ce devait être une chanson ancienne car la langue était encore proche de celle des montagnes, il saisissait tout, ou (*danouber?*) presque tout. La mélodie, il ne la connaissait pas mais elle lui plaisait bien, tantôt grave et lancinante, tantôt s’entortillant en arabesques comme sur la poignée d’un sabre, on avait du mal à croire que le pauvre vieux pouvait tirer de sa gorge ces roulades de pinson, ces phrasés bondissant comme des sources vives.

Chacun voudrait te saisir et aucun ne l’embrasse,

Bonheur, feu des marais, lueur dansante,

Tu ne viens qu’à ton heure,

Et à celui qui ne te cherche pas.

Il était parvenu au premier rang et s'assit pour ne pas gêner les autres. Il regarda autour de lui. Un homme bien vêtu, un grand de Sir peut-être, écoutait yeux mi-clos, dodelinant du chef ; une jeune fille entrouvrait les lèvres, la tête droite sous sa jarre remplie d'eau ; un portefaix avait déposé sa charge à terre et, accroupi, le menton dans sa main, laissait doucement couler des larmes sur ses joues.

*Il faudrait, pour te retenir, toute la ruse danouher,
Et danouher la force, la grandeur,
Tu nous fuïs, ô bonheur, mais jamais loin de nous,
Fuyant et fidèle comme notre ombre,
Bonheur, ô bonheur,
Bénédictio danouher !*

Sur une envoûtante vocalise, la mélodie s'acheva. Le chanteur avait fermé les yeux, son corps qui n'oscillait plus paraissait maintenant terriblement frêle, vidé de toute vigueur. Le portefaix frottait de la main sa barbe humide, les autres ne bougeaient pas ou se contentaient de soupirer. Lui aussi se sentait plein d'émotion et de nostalgie, tout apaisé, tout amolli. Pourtant il fallait qu'il demande, il s'était posé la question pendant toute la chanson :

« Euh... mais... c'est quoi, ça, *danouber* ? »

Il n'avait pas parlé fort, il espérait qu'un de ses voisins le renseignerait et puis voilà. Mais non : un silence tendu s'abattit. Les voisins en question se tournèrent vers lui avec stupeur, une petite fille pouffa, aussitôt talochée par sa mère. On se répétait le mot dans la foule, où un murmure montait.

« Honte sur toi ! » cria l'homme bien vêtu.

« Il a bu trop de vin d'orge », jeta le portefaix, vaguement indugent. Mais d'autres ne l'entendaient pas de cette oreille,

trois jeunes gars, surtout, qui s'étaient mis debout et prenaient le public à témoin.

« Il insulte Anouher, celui-là, vous avez entendu ?

– Mais non, je n'insulte pas. J'ai demandé...

– Un montagnard ! Évidemment. Alors ça ne vous suffit plus de tuer et de piller, bêtes sauvages que vous êtes, il faut que vous veniez nous narguer chez nous, et salir le nom du Père des lois ?

– Mais je... »

Le premier coup l'atteignit en pleine phrase, il chancela. Puis il y en eut d'autres – les trois gars l'entouraient et se le renvoyaient comme une balle –, dans les côtes, au visage, il ne sentait plus que la douleur, d'où émergeait pourtant cette pensée : s'il n'avait eu affaire qu'à un de ces morveux dont la barbe poussait à peine, il l'aurait renversé d'une chiquenaude, costaud comme il était. Mais là, seul contre trois, avec cette foule autour qui ne lui voulait pas de bien, il se sentait aussi lent et faible qu'une mouche tombée dans du sirop de pavot.

Un dernier coup porté par une main baguée, peut-être, ou armée d'un objet dur, lui entailla le front et il ne vit plus rien, à cause du sang qui coulait dans ses yeux.

Il entendit une clameur, perdit connaissance. Plus tard il se retrouva couché par terre, moulu, pas très pressé de rouvrir ses paupières poissées de sang.

« Ne bouge pas », dit une voix près de lui.

Il entrouvrit un œil. Un visage de femme se penchait sur le sien.

« Ça va ? »

Il haussa les épaules. Elle faisait mine de soulever son bonnet, il protesta : « Eh là, ça ne se fait pas, ça. » L'effrontée, qui le mettait nu-tête !